

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

UNE PAGE ÉMOUVANTE DE LA VIE DE PIE IX.

Le 15 novembre 1848, au pied de l'escalier de la chancellerie, où le parlement tenait ses séances, le malheureux Rossi tomba percé d'un coup de poignard. Dès lors la rébellion s'avança impudemment vers le but qu'elle se proposait depuis longtemps. Bien des gens qui, la veille encore, avaient été vus courant les rues en chantant : "Béni soit la sainte bannière arborée par le vicaire du Christ !" aujourd'hui, ivres de crimes, levaient sur ce même vicaire de Jésus-Christ leurs armes trempées dans le sang de son ministre, et pointaient le canon contre celui qui les avait rappelés de l'exil, rendus à leur patrie et comblés de bienfaits et de faveurs.

Une masse de gardes nationaux, des milices et des journaliers, auxquels on disait que le prince de Canion avait donné double solde pour cette journée, avait passé près de ma maison en poussant de grands cris, et entre autres celui de "Vive la république !" qui ne fut point répété par les passants. L'un de ces misérables, qui était gendarme du pape, tenait dans sa main, au milieu d'une volée d'oriflammes et de banderoles, un drapeau blanc portant les noms des ministres imposés au souverain par la plèbe.

C'est ainsi qu'ils s'acheminèrent vers le Quirinal, où les suivit le comte de Spaur, mon mari, qui voulait voir ce qui allait se passer ; bientôt il me fit dire de ne point m'inquiéter s'il tardait à rentrer, parce qu'il devait rester auprès de la personne du souverain pontife.

Comme j'étais à me demander ce qui pouvait retenir le comte chez le pape, je fus saisie de terreur par une rumeur sinistre. De toutes parts on criait "Aux armes, aux armes !" Alors, courant à la fenêtre,